

LE PARACHUTAGE DES SAISIES.

Le parachutage du col des Saisies est un des plus importants de France.

En Savoie, la réunion de Coutarse du 30 juin, en plus de définir les directives d'action, met l'accent sur le manque d'armes de la Résistance savoyarde, et insiste sur la nécessité de demander de nouveaux parachutages en particulier pour le Beaufortain dont le dénuement est grand.

« Incidence », présent à la réunion câble à Londres dans ce sens. On lui répond « 36 avions de jour sur « Ebonite ». « Ebonite » est le nom de code du terrain de parachutage du col des Saisies. Mais la plus grande innovation réside dans la réponse de l'envoyeur : parachutage de jour. En effet on craint en Savoie qu'une opération diurne, alors que jusque-là elles ne se sont faites que de nuit, attire l'attention des Allemands et l'exemple des Glières suffit à provoquer bien des réticences.

De plus des armes doivent profiter à la Maurienne et les difficultés, géographiques, de sécurité, font câbler à nouveau à Londres en demandant soit des opérations de nuit, soit une seule opération de 100 avions de jour effectuée peu après le deuxième débarquement. Réponse : « Deux groupes de forteresses volantes, 72 avions sur Ebonite ». On demande vainement alors un partage sur le col des Saisies et sur un terrain accessible à la Maurienne et la Tarentaise. Le 15 juillet on sait que la décision est irrévocable.

Peu de temps après se tient une réunion au pavillon du Monal qui surplombe la route de Beaufort où l'on règle les dispositions du parachutage. Se trouvent là « Incidence », « Laseigne », « Bouvier », Bulle, « Tournon », « Durhone », « Nicolas », « Beaulac », « Belloc », « Rocher » et B. de Queige. En plus « Mathieu » (Colonel de Galbert) et « Nizier », représentant l'un les F.F.I. des deux Savoie, l'autre la Haute-Savoie, assistent à la réunion.

On fixe les modalités : mobilisation des sédentaires, concentration des troupes, répartition des missions de protection, plan de ramassage des cylindres et distribution tandis que les officiers de parachutage règlent les aspects techniques de la réception.

En raison des garnisons allemandes un plan de couverture de l'opération est mis au point : le secteur de Chambéry doit couper les lignes téléphoniques et la voie ferrée gênant ainsi les mouvements allemands sur l'axe Chambéry - Albertville ; le secteur de Tarentaise, tenir les cols qui séparent le Beaufortain de la vallée de l'Isère ; la Haute-Savoie, surveiller le col des Aravis et la région de Sallanches. Sur le terrain même, Bulle organise ses troupes en même temps que le ravitaillement, la réquisition de mulets et de chariots.

Le message annonciateur : « Dans le potager le jardinier arrose ses laitues » passe le 31 juillet après-midi. Les responsables lancent les ordres d'exécution dans la nuit et les sections de protection se mettent en place : la vallée de l'Arly, la basse vallée du Doron, le col de la Forclaz, toutes les entrées du massif du Beaufortain sont gardées. Les unités de protection lointaine gagnent leur position.

Le mardi 1^{er} août est un jour magnifique. L'Etat-Major du secteur du Beaufortain se trouve autour du chalet-hôtel du col des Saisies en même temps que les volontaires affluent. Les camions, les paysans avec leurs charrettes arrivent. Une ambulance s'installe. La compagnie du Lac de la Girotte assure la protection immédiate du terrain, vaste cuvette entourée de sapins. Les avions doivent arriver à 14 heures.

« Fébrilement²⁵⁸ nous arpentons le terrain. Il va être l'heure. « Allumez les feux. » On entend dans le lointain comme le bourdonnement d'un essaim géant qui s'approche rapidement. « Mais allumez donc les feux ! » La fumée commence à peine de s'élever, mince, ténue. Jamais les avions ne la verront, et comble de déveine le vent la rabat sur le terrain. Les volontaires se précipitent pour ramasser de l'herbe qui, jetée sur les foyers donneront, espèrent-ils une fumée plus épaisse. Le résultat n'est guère plus brillant. Et voilà dans un vrombissement étourdissant une première vague de 36 appareils. Ils sont dénombrés à haute voix ; puis une autre vague surgit à l'horizon. Ils survolent le terrain dans sa plus grande largeur, puis s'éloignent et disparaissent rapidement derrière les montagnes. Un affreux désespoir nous saisit. Encore une fois l'affaire est ratée...

Les yeux se mouillent quand tout à coup quelqu'un s'écrie : ils reviennent sur nous. Et miroitant au soleil à moins de 300 mètres, se mettant face au vent, dans un ronronnement effroyable, ils commencent à larguer leur cargaison tandis que les chasseurs plus rapides croisent au-dessus et autour d'eux. Et c'est une éclosion miraculeuse de gigantesques fleurs multicolores qui descendent cependant assez rapidement sur le terrain. Tous, les bras levés nous acclamons les Alliés, les hommes rient, chantent, sautent de joie, dansent, s'embrassent, c'est un véritable délire. Nous sommes en ce moment largement payés de nos peines et de nos déceptions par le spectacle qui s'offre à nos yeux. C'est vraiment féérique. »

Les containers s'égrènent sur les pentes. Mais sept hommes sont aussi parachutés, venant renforcer et compléter la Mission Union. Un, le sergent Perry se tue à l'atterrissage car son parachute ne s'est pas ouvert. On retrouve « Chambellan » qui vient commander la Mission.

76²⁵⁹ avions larguent 899 containers de quoi armer 3 000 hommes. Le matériel : des mitraillettes Sten, des pistolets, des fusils mitrailleurs Bren, des fusils, des armes antichars Piat, des grenades antipersonnel Mills, des grenades antimatériel Gammon, des munitions largement comptées, deux tonnes d'explosifs. Mais pas de mortiers, ni de mitrailleuses, ni d'appareils radio. En outre on reçoit du matériel d'infirmier, des vêtements et des vivres. En même temps que sur place le matériel est distribué, on achemine la part destinée aux secteurs de Tarentaise et de Maurienne par le Cormet d'Arêches, à dos d'homme et de mulets puis en camions à partir de Granier.

Alors que les Allemands ne réagissent pas directement à la vue des appareils qui survolent le Beaufortin, la compagnie de Grésy-sur-Isère, dans le cadre du plan prévu intercepte vers 19 heures un convoi allemand. Son action oblige la garnison d'Albertville à intervenir contre elle dans la nuit du 1^{er} au 2 août dans une direction opposée à celle des Saisies.

Peu après, une série de combats entraîne la libération éphémère de la Tarentaise.

Le parachutage des Saisies, vu par Gilbert LasLaz, jeune résistant albertvillois

Juillet 44. Les Alliés sont en Normandie. Dans le Vercors, les Allemands attaquent le maquis, massacrant combattants et population civile. Dans le Beaufortain, les troupes commandées par le capitaine Jean Bulle n'ont pas assez d'armes pour agir. Elles attendent un message, et un parachutage. Quand la radio de Londres annonce que le jardinier arrose ses légumes, c'est le branle-bas de combat dans le maquis du Beaufortain et alentour. Gilbert LasLaz, de Saint-Sigismond, avait alors 23 ans.

« Le 1^{er} août au lever du jour, le petit Louis Nicoud, notre chef de groupe, arrive précipitamment, avec des consignes simples: se rendre le plus rapidement possible aux Saisies, par nos propres

moyens, en ordre dispersé, et avec 24 heures de ravitaillement. Le parachutage est annoncé.

Sac tyrolien à l'épaule, il faut d'abord franchir deux barrages de contrôle allemands pour rejoindre la route de Beaufort. Après la fouille traditionnelle, on se retrouve en amont du pont des Adoubes, avec mon voisin Robert et notre ami Daniel. C'est le début de la marche forcée, par la vieille route de Beaufort. Aux Røengers, un barrage de maquisards filtre déjà les passages. Nous poursuivons notre route après avoir précisé notre appartenance. En route, un camion chargé d'agrégats accepte de nous prendre à son bord. Jusqu'à Manant, la progression est lente. Le gazogène est à bout de souffle. Au delà, nous reprenons notre marche, nos jambes de vingt ans gravissant allègrement les lacets interminables. L'ambiance n'est pas à la pose... Un fourgon de ravitaillement nous rejoins au-dessus d'Hauteluze, et c'est en vrac parmi les boules de pain que nous terminons le trajet jusqu'à l'hôtel Eckl.

Le ciel aux couleurs de la France

Un feu est allumé au sommet du col. Des groupes scrutent l'horizon pendant que nous déballons nos casse-croûte... Tout à coup, une exclamation percutante : « Ils sont là ». Les escadrilles se succèdent dans une atmosphère indescriptible. Accompagnées par des chasseurs qui naviguent en zigzag, les forteresses volantes passent à 300 m au-dessus de nos têtes. Le bruit des moteurs fait vibrer le sol, et c'est une euphorie inexprimable de voir les parachutes à nos couleurs. Des bleus, des blancs, des rouges... Quelques-uns ne s'ouvrent pas. Leurs containers s'enfoncent dans le terrain marécageux du plateau. D'autres arrivent sur les toits des chalets, écornant les ancêtres.

Surprise : parmi ces containers, j'aperçois un homme qui descend dans un garde-à-vous impeccable. Je me précipite : il s'est foulé une cheville, et syllabe par syllabe il se présente : « Je-suis-a-mé-ri-cain ». « Tu es un pote à moi, je suis Français », lui répond mon copain Michel ! Mais un autre parachutiste se tue. Le sergent radio C. Perry sera inhumé à son point de chute.

En quelques minutes, le plateau ressemble à un champ de marguerites. Les directives fusent : rassembler les parachutes dans les chalets, pour éviter un repérage possible par les avions ennemis. Le travail est très vite exécuté, car le nombre de participants augmente très vite. Jusqu'au lendemain, les containers seront rassemblés au bord de la route avec l'aide d'attelages mis à disposition par les habitants. Au soir de cette deuxième journée exténuante, notre camarade Alphonse Maurice - Fonfon arrive avec son gazo pour charger le matériel attribué aux groupes de Saint-Sigismond et Mercury. Nous commençons la descente à la tombée de la nuit. A Queige, nous prenons la route caillouteuse du col de la Forclaz. Le gazogène tousse : nous devons pousser, avec l'angoisse de ne pouvoir atteindre le col.

Complètement épuisés, nous arrivons au sommet à une heure du matin. Nous décidons d'attendre le jour pour avoir des informations sur la suite du parcours. Nous allongeons nos carcasses éreintées sous les pommiers, dans la rosée qui, au matin, nous laissera transis... Mais dans les maisons des alentours les habitants nous offriront la gnôle. Pleins de vitalité, nous descendrons sur Ugine, où un groupe de résistants contrôle le pont des Mollières. Ils mettent à notre disposition une estafette à moto, qui nous précède jusqu'à Marthod. La patience du chauffeur, la puissance du gazo, la volonté des pousseurs sont mises à rude épreuve dans la montée sur Allondaz, où nous décidons d'entreposer les armes dans une baraque cantonnière un peu à l'écart de la route, au lieu-dit le Deven.

Cinquante-huit heures après notre départ, nous regagnons nos domiciles, et le ravitaillement ! Le lendemain, une camionnette Grisard Matériaux descendra les armes à l'Arlandaz. Réparties par sections, les nôtres furent enterrées dans un fut métallique au bois du Coq, après avoir transité dans un tombereau à cheval. Le 16 août, à dos d'hommes, elles prirent le chemin de Tamié, et de la libération d'Albertville...